



# Cinquante ans d'amour fou<sup>1</sup>

COMMUNICATION DE JEAN-LUC OUTERS

À LA SEANCE MENSUELLE DU 16 JANVIER 2021

J'ai choisi de vous parler de la correspondance amoureuse, 5 000 lettres environ, que se sont échangées durant 50 ans Dominique Rolin et Philippe Sollers. Cette correspondance (1958-2008) a fait l'objet d'une publication en 4 volumes (Gallimard) qui vient de s'achever avec le second tome des lettres de D.R, soit un volume par an depuis 2017. Au total 999 lettres publiées sur quelque 1 600 pages. C'est Frans De Haes et votre serviteur qui se sont attelés à cette tâche à la fois impressionnante et étrange car si l'on y réfléchit, on plonge dans une intimité qui, en fait, ne nous regarde pas. J'avoue qu'il m'est arrivé, surtout en manipulant les lettres après les avoir extraites de leur enveloppe, de me sentir dans la position du voyeur. Nous avons d'emblée réparti les rôles, lui (Frans) ce serait Sollers et moi, Rolin puisque le choix éditorial a été de ne pas publier les correspondances croisées. Je n'évoquerai pas ici la genèse de ce travail éditorial mais je suis prêt à répondre à vos questions sur ce point. Je dirai simplement que la correspondance a été acquise par la Fondation Roi Baudouin et est conservée à la Bibliothèque Royale. J'ajouterai que le choix des lettres publiées ainsi que leur annotation se sont faits dans une liberté absolue sans la moindre intervention de Philippe Sollers qui a relu les manuscrits sans y changer une ligne. Enfin, en ce qui me concerne, c'est le caractère romanesque de cette passion hors du commun qui a guidé mon choix (une lettre sur quatre environ est publiée). J'ai tout simplement voulu raconter une grande histoire d'amour épistolaire, avec ses bonheurs, ses joies, ses épreuves, la dernière peut-être avant la disparition de l'encre bleue ou noire courant sur le papier. Je dirai enfin que cette communication est largement inspirée par les deux préfaces que j'ai rédigées pour

---

<sup>1</sup> L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/ZGZ7PjU0vjM>

présenter les lettres de D.R sous les titres respectifs de : « T'écire, c'est te lire à l'envers » et « Je me chauffe à l'énergie Sollers ». Si vous voulez en savoir plus, je vous renvoie donc à ces deux textes.

En guise de mise en bouche, je vous propose ceci :

Cette journée bruxelloise s'est merveilleusement passée. Il y aurait un texte féroce à consacrer à ce genre de réunion. Ce n'est ni le purgatoire ni l'enfer, mais une sinistrose momifiée qui plonge plus bas encore. Ces gens ont perdu la voix des vivants qu'ils ont essayé d'être, en vain. Recuits dans leur échec d'écrivain, raidis de vanité prétentieuse, même plus amers, même pas résignés. Et pourtant fort gentils, bien habillés, mauvaise haleine, articulations desséchées au niveau des genoux. Cela donne le frisson, mon trajet de retour était un bon bout de paradis.

De qui parle-t-elle dans cette lettre du 13 avril 1997 (dans un mois elle aura 84 ans) ? Eh bien de notre chère Académie royale de langue et de littérature (donc de nous si vous lisez bien).

Rassurez-vous, notre Académie n'est pas la seule compagnie à faire les frais de la plume sarcastique de D. R. Autre cible, les résidents de la villa de la milliardaire Florence Gould sur la côte d'Azur où elle fait de longs séjours dans les années 60-70. Une villa peuplée d'hommes d'affaires, d'aristocrates, de « gens colossalement riches et que la bêtise et l'ennui ont dépravés ». On y côtoie « un soi-disant bibliophile mi-américain mi-français d'une imbécilité royale, un antiquaire parisien pédéraste à qui manque, à l'arrière de la tête, une portion de crâne », des amiraux de la flotte américaine en uniforme blanc, un général, américain lui aussi, qui lui « fait une cour discrète mais sans espoir », un autre désespéré et alcoolique « ressassant ses souvenirs de guerre », l'ex-Infant Juan d'Espagne, duc de Ségovie, un malheureux dégénéré à grande gueule, un muet qui essaie de parler (...), « tout cela endiamanté, champagnisé, poudré, peigné, remonté, parfumé, manucuré et pédicuré, bourré de caviar et de foie gras, enroll's roycé, bentleyisé, chevaux de coursisés, yachtisés... » Vous l'aurez compris, les lettres de D. R. donnent à entendre sa voix, son rire éclatant, parfois grinçant.

Pour rappel, D. R. a été élue à l'Académie en 1988 au siège de Marguerite Yourcenar. Dans ses lettres, il est longuement question du discours qu'elle doit prononcer sur celle dont elle ignore à peu près tout. Le 5 juillet, elle écrit :

Roger Grenier m'a prêté les discours de Yourcenar — Académie française, Académie de Belgique — et j'ai déjà lu la chronologie de la Pléiade, écrite par la bonne femme elle-même dans ses moindres détails. Je vais m'amuser, tiens ! elle est exactement à l'opposé de moi, ce mastodonte et ses livres et ses études et ses interminables va-et-vient d'un bout du monde à l'autre ! Je suis écrasée, aplatie, sous cet énorme rouleau compresseur, est-ce que je m'en relèverai jamais, dis ? Enfin, je vais commencer à manger ses livres par prudentes petites bouchées pour éviter l'étouffement. Le pire : son absence absolue d'humour. Donc, je mettrai le mien dans ma poche en écrivant le discours.

Cinq jours plus tard : « Yourcenar : eh bien cette femme est passionnante. Il y a un tas de choses à dire d'elle *en dehors* de son intelligence et de sa culture, celle-ci vraiment impressionnante. Il faut que mon discours soit beau et *moi*. » Le 27 juillet :

Je me plonge dans *Denier du rêve* de Yourcenar<sup>2</sup>. Langue incroyablement désuète dans sa volonté massive de perfection. Enfin, il me faut aborder la chose avec patience et calme, accepter par exemple la phrase suivante : “Pauvre ange ! éjacula Rosalia di Credo.” Incroyable mais bien là, imprimé noir sur blanc, sous ton petit œil bleu atterré et rigolard... Je dois faire tout pour mériter mon Bain de Siège, c'est-à-dire garder le bon (de temps en temps, passages superbes, frappants de lucidité) et gommer la mauvaise emphase de la bonne dame. Tout cela va me passionner — et m'aider dans mon travail à moi...

À la fin, son admiration éclate :

Ai presque terminé *L'Œuvre au noir*<sup>3</sup>. Fantastique bonne femme, vraiment. Toutes les pages strictement centrées sur le procès de Zénon et de sa fin me touchent d'une façon incroyable, je crois que c'est le côté visionnaire de Yourcenar, le lâchez-tout de son intelligence confrontée à la vérité et au mensonge, à la culpabilité et à l'innocence, à la vie et à la mort qui me donnent le frisson. Je commence à croire que je suis capable d'écrire un beau discours... Il est incompréhensible qu'on n'ait pas décerné le Nobel à Yourcenar ! Comment ce

---

<sup>2</sup> Marguerite Yourcenar, *Denier de rêve*, Paris, Grasset, 1924. Version définitive : Paris, Plon, 1959.

<sup>3</sup> Marguerite Yourcenar, *L'Œuvre au noir*, Paris, Gallimard, 1968.

jury l'a-t-elle laissée pour compte, comme Woolf d'ailleurs (ces deux-là se sont rencontrées et, pourquoi pas, comprises).

Réponse de Sollers le 13 août :

Tu as certainement raison pour Yourcenar, je me rappelle Hadrien et, dans *L'Œuvre au noir*, la mort de Zénon. Je vais relire. Ton discours va être superbe. On le publie dans *L'Infini* ? Je corrige Baudelaire, j'aime les Belges, vive le Roi. Baudouin ! Fabiola ! Un peuple qui a gardé la monarchie ne peut pas être complètement idiot. La preuve : toi...

Mais reprenons par le début. Quand ils se rencontrent le 28 octobre 1958 lors d'une réception organisée par le directeur des éditions du Seuil, elle a quarante-cinq ans et vient de perdre son mari, le sculpteur Bernard Milleret, lui en a vingt-deux. Il est l'auteur de deux livres remarquables par Mauriac et Aragon, elle a publié en 1942 son premier roman salué par Cocteau et Max Jacob avant de recevoir le prix Femina en 1952 et d'intégrer son jury peu après. L'attraction est immédiate et réciproque. Quelques lettres plus tard, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Tout a été très vite. Cette différence d'âge, impensable, semble-t-il à cette époque, scelle une sorte de pacte entre les amants, celui de la clandestinité. Ils ne se montreront pas ensemble, si ce n'est dans les restaurants de Saint-Germain-des-Prés, et, mis à part quelques initiés, personne ne se doutera de la nature et de la force de leur relation. Que l'amour est l'exact opposé du social qu'ils fuient l'un et l'autre, ils en sont profondément convaincus. De même qu'il n'y a d'amour que secret, chacun à leur manière, ils ne sont pas loin de le penser. « Pour vivre cachés, vivons heureux », écrit-il, ou « l'amour ne peut être que clandestin, c'est sa définition ». Ce n'est qu'en 2000, au cours de l'émission *Bouillon de Culture* où Bernard Pivot les a invités tous les deux pour parler de leur dernier livre, *Journal amoureux* et *Passion fixe*, que leur relation sera révélée au grand jour : « L'homme que vous aimez depuis quarante ans, c'est Jim... et Jim est à côté de vous, c'est Philippe Sollers », avait-il lancé, fier de son coup (scoop).

C'est quand l'un ou l'autre s'absente de Paris qu'ils s'écrivent à peu près chaque jour et se téléphonent à heures fixes. Lui se retire pour de longs séjours dans la résidence familiale de l'Île de Ré, « Le Martray », il voyage en réponse à des

invitations (New York, capitales européennes) ou pour découvrir un modèle social utopique (la Chine). Elle rend visite à sa famille (à Boitsfort chez ses parents, à Valence d'Agen chez sa tante, en Charente chez sa fille et son mari, autant de séjours « obligés » — les rapports de Dominique à sa famille mériteraient un exposé entier) ou réside en juillet à Juan-les-Pins dans la villa de la milliardaire Florence Gould, participe au jury du prix Rossel ou aux séances de l'Académie.

Est-ce à dire que ce bonheur secret, cette « tempête joyeuse et claire qui me saoule » se déploie tel un long fleuve tranquille ? On voudrait tant le croire. Ces lettres nous montrent pourtant qu'une telle plénitude est impensable sans la souffrance qui serait son corollaire obligé. « Il faut que tu comprennes et pardonnes mes peurs ». L'écart entre les âges, vertigineux pour certains, surtout dans ce sens, crée très vite le doute, la fragilité : est-ce que pareille folie peut durer toujours ? L'éternelle question que « le coup de foudre » sème aussitôt derrière lui. Les questions insidieuses, les doutes du début sont presque dans la logique des choses, surtout lorsqu'on a affaire à un jeune homme, libre, génial et beau à la fois, qui a gravé en lettres d'or le libertinage sur les tablettes de sa vie. Survient huit ans plus tard sa rencontre avec Julia Kristeva qu'il épouse en août 1967. La correspondance se poursuit, comme si de rien n'était, serait-on tenté de dire en lisant les lettres de Philippe Sollers. Inlassablement, il lui proclame son amour en lettres majuscules. Certains appels mis à part (« Nous ne pouvons pas entrer dans le malheur... » ou « La force, il en faut, crois-moi, pour prendre le risque vital de te faire souffrir (c'est vraiment la seule chose au monde que je ne peux pas supporter »), fondamentalement, rien n'a changé. C'est que chez lui, tout s'inscrit dans l'expérience en cours, le Texte en train de s'écrire.

Pour Dominique Rolin, au contraire, tout vacille, le monde s'écroule sous ses pieds. Si, dans ses lettres, elle prend garde à ne pas hurler ou pleurer, à ne pas citer le nom de celle qui obsède ses nuits, il en est tout autrement dans son journal intime auquel elle confie sa douleur. Jusqu'à cette lettre non expédiée, du 24 février 1967, qu'elle y a recopiée une nuit d'insomnie : « Il y a sans doute plusieurs façons de vivre sa propre agonie : c'en est une, juste maintenant, que je viens de traverser, que je continue à traverser comme s'il fallait indéfiniment approfondir (par répétitions) le trajet de sa propre mort. » Avec une énergie puisée aux sources mêmes de son amour, elle tente de faire face, de surmonter cette épreuve, « la tristesse de ma vie cassée ». La

clandestinité qui au départ se voulait un jeu de cache-cache avec le social, prend soudain une dimension tragique. Son seul désir n'est plus que de « couler dans un sommeil sans fin ».

Il faudra deux longues années pour que les choses reprennent leur cours, certes pas comme avant car le souvenir de la douleur ne s'efface pas d'un trait de plume chez celle qui se dit « une grande malade de la mémoire », mais comme des retrouvailles apaisées par les rites sans cesse recommencés de la connivence et de l'amour : les lettres, l'échange des voix au téléphone, les rendez-vous réguliers au « Veineux » qui désigne l'appartement de Dominique Rolin, rue de Verneuil, les séjours deux fois par an à Venise dans la chambre *trenta-due* avec vue sur le canal de la Giudecca. (Une plaque commémorative a été apposée dans cette pension de famille où on peut lire ceci : *Ici/au troisième étage/en vue du Redentore/pendant plus de 30 ans, du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle/les écrivains français/Philippe Sollers et Dominique Rolin/ ont écrit/ chaque jour/printemps et automne/ dans une sérénité amoureuse parfaite/la plupart de leurs livres.*) D. R. : « Je viens de relire tes lettres pour reconstituer mon tissu nerveux. » Ou : « Je viens de t'entendre, ce qui revient à prendre ma ration d'oxygène pour la journée : ta voix et tes lettres sont mon unique aliment. » Lentement, jour après jour, elle retrouve sa « fondamentale assurance » : « Je suis heureuse par toi parce que je vis par toi, même quand je souffre et feins de douter. » Plus tard, il lui arrivera, presque malgré elle, de repenser à ce qu'elle appelle l'enfer : « J'ai revécu certains états de douleur d'il y a trois ans (...) pensant au miracle d'en être sortie vivante, inentamée, au contraire : plus forte, plus maîtrisée, t'adorant mille fois plus d'avoir cru te perdre. » L'aveuglement de la passion a fait place à l'acceptation lucide : « Je sais que nous ne nous quitterons pas, mais je sais aussi que je mourrai toute seule. » L'amour a eu le dernier mot.

Les lettres, dans leur matérialité, encre, papier, enveloppe, sont bien davantage qu'un signe adressé par l'autre, elles représentent sa présence vivante. À peine déposée par le facteur, véritable personnage de cette correspondance, que l'on guette et que l'on attend dans l'anxiété, envoyé divin de la Poste qui à elle seule incarnerait l'État, la lettre s'anime dans les mains de celle qui vibre avant de la décacheter, différant parfois le plaisir de le faire pour ne pas l'épuiser dans l'instant : « Il faudrait tenter de décomposer les phases de ce mouvement, la montée, l'orgasme de la lettre. En réalité, c'est entièrement dans l'écriture que nous nous touchons le mieux... » L'acte d'écrire

devient une réalité physique, organique. « L'instant où je commence à t'écrire est un rassasiement. Ma faim de toi, provisoirement, s'apaise dans la mesure où m'adresser à toi équivaut à l'acte de manger. Après, il ne reste plus qu'à faire durer le plaisir, « éterniser le mot longtemps » : « J'ai sucé tes quatre lettres de lundi dernier jusqu'à l'ultime saveur, tu sais, comme quand on retourne longtemps un noyau dans sa bouche jusqu'à en extraire le souvenir même de son jus. »

Cette relation épistolaire se déroule sous le signe de ce que les amants continuent de nommer tel un code secret « l'axiome » qui désigne le lien indéfectible entre amour et écriture, le lit et la page, en quelque sorte, deux surfaces lisses et blanches sur lesquelles se déposent la passion et les mots. « Qu'est-ce que vivre sinon aimer ? Qu'est-ce qu'aimer sinon écrire ? Qu'est-ce qu'écrire sinon repérer au-delà des spasmes de la difficulté, de l'impuissance et de la peur, ce qu'on sait par intuition dès la naissance ? », écrit-elle dans *Trente ans d'amour fou*<sup>4</sup>. Amour et écriture ne font plus qu'un comme le résumant deux mots-valises : « En réalité, nous nous aimécrivons, ou bien nous nous écrivaimons. » « Quand tu dis : « Amour, travail, travail, amour, rien d'autre » c'est le vrai cru de la vérité crue. Rien n'existe en dehors de ces deux axiomes indéfiniment réversibles dans leur double reflet. J'aime donc follement mon Amoureux parce que je travaille, et je travaille follement parce que j'aime mon Amoureux. » On assiste donc à deux œuvres en train de se faire, deux œuvres que relie un canal souterrain comme dans les vases communicants au point qu'on n'a aucune peine à les imaginer composées à deux (ou quatre) mains. Il en est donc dans l'écriture comme dans la vie : « Notre marche à deux est un véritable concerto, nous nous coulons l'un dans l'autre, c'est une sorte de dialyse mentale et musculaire inouïe, personne ne peut comprendre que le paradis de l'amour commence par une prise de bras. »

Rien d'étonnant à ce que cette « passion fixe », comme la nomme Philippe Sollers produise une création intense qui trouvera chez lui son aboutissement dans une pléiade de romans et d'essais, un feu d'artifice permanent, parfois plusieurs livres par an, que l'écrivain récapitule dans ses lettres, table des matières *in progress*, que Dominique suit, note, classe avec une admiration fascinée. Lettre après lettre, elle suit la genèse, l'évolution et la publication de chacun de ses livres, les doutes et les hésitations aussi, comme les changements de titres. Telle une fan enthousiaste, juchée

---

<sup>4</sup> Dominique Rolin, *Trente ans d'amour fou*, Paris, Gallimard 1988.

debout sur le balcon d'un théâtre, elle applaudit, elle exulte, elle vibre aux exploits de son héros : « Chéri, je *sens* ton travail à distance, *Paradis 2* sera plus fort encore, c'est sûr. » Ou : « L'écho de ta *Fête* résonne dans ma tête avec un bruit de tonnerre. » Ou à propos de *Studio* : « N'aie aucune inquiétude. Tu voudrais écrire un mauvais livre que tu en serais incapable. » Ou « J'ai lu les vingt premières pages du Cézanne, et c'est tout à fait *splendide*, un texte combattant qu'on pourrait signer Felipe Furioso qui se déchaîne en tête de son armée ! » Ou « Ton *Denon* est grand : il va stupéfier, il sera l'aérolithe de la rentrée. » Passionnée par les productions de son amant, elle s'en fait l'avocate, la protectrice indéfectibles. Ainsi, visitant une librairie : « J'ai jeté un regard à l'intérieur, et je n'y ai pas vu ton Bacon, ce qui me rend furieuse, j'aurais dû en demander la raison au jeune abruti somnolant au comptoir, alors que s'étaient le Philippe Dagen (affreux format, dalle funéraire) et le Michel Leiris, c'est si scandaleux que j'ai voulu téléphoner (...) » Il y aurait même un peu partout des complots nourris par la jalousie qui se fomenteraient contre lui. C'est que Sollers est le plus grand écrivain contemporain, elle en est persuadée, veut le proclamer haut et fort, et entend s'insurger contre tous ceux (et ils sont nombreux) qui prétendraient le contraire. Il y a Kafka, Joyce, Faulkner, Proust, Céline et Sollers, c'est aussi simple que ça. Mais bon sang que fait donc l'Académie Nobel ? Et lui de répondre à distance : « Nous avons décidé de ne pas attendre d'avoir le prix Nobel pour nous mettre à écrire à la dynamite<sup>5</sup>. »

Même s'agissant de compétitions sportives dont elle ne se lasse pas, les champions, surtout cyclistes, finissent en général par rejoindre Sollers au panthéon de ses héros favoris. « J'ai regardé à la télévision l'arrivée du Tour de France et je suis formelle : c'est un des plus magnifiques exploits remportés par le corps humain, peu importe le nom du vainqueur (...) » Il lui arrive parfois de signer ses lettres de : Ton Poulidor. Le tennis, il en est également question dans ses lettres qui établissent des parallèles surprenants entre ce sport et l'écriture. « Tu tapes la balle, mon Zébulon, coup droit, revers, bond en avant, en arrière, glissements ailés de tes beaux pieds, tes bras, tes yeux, ton souffle, la chaleur qui te soutient. C'est ça, écrire, quand on creuse un peu la question. Le tennis est dans ton cas une danse de création. » C'est que la posture de l'écrivain ne se résume pas à l'immobilité devant la page blanche. Il bouge sans cesse, au contraire, monte à la volée, surgit soudain au moment où on ne l'attend

---

<sup>5</sup> Philippe Sollers, *Passion fixe*, Paris, Gallimard, 2000.

pas pour adresser une balle hors de portée de l'adversaire. « Tu aurais pu n'être que penseur, ce n'est pas suffisant, ça finit les pieds dans le gazon et le front soucieux (Rodin à fait ce qu'il a pu). »

Contemplant l'œuvre de son amant déployer ses ailes au firmament de la littérature, elle ne peut que jeter un regard critique, presque malveillant, sur la sienne qui ne décolle pas du sol : « Tes textes me donnent la fièvre et je ne peux m'en guérir qu'en travaillant de mon côté, à mon niveau de tortue à belle carapace, d'allure lente et bornée. » Ou : « Au fond, je ne suis qu'un écrivain soumis aux volontés du sur-écrivain dont la tâche n'est pas d'écrire mais d'entasser des éclairs. » Elle finit par s'en persuader, elle ne sera jamais un grand écrivain. « Il m'aura manqué toute ma vie le *ça* mystérieux qui fait les vrais grands écrivains. Ton *ça*, par exemple. Le *ça* de Céline, Joyce, Kafka, Dostoïevski, Faulkner and C°. pourquoi ne m'a-t-on pas donné le *ça* ? C'est ainsi. Il n'y a pas à discuter. » Elle tente même de se convaincre que son impuissance à rivaliser avec les grands serait le lot de sa condition de femme : « J'aurais aimé être un très grand écrivain *homme*, les femmes sont seulement des fourmis, impuissantes. Ça doit être étonnant, exaltant d'être *toi*, ou Céline, ou Voltaire, ou Proust, ou Joyce : vous n'avez jamais de véritable inquiétude quant à *la portée* du travail. » Sa conviction de l'infériorité du sexe féminin paraît inébranlable : « Peut-on parler, dans l'Histoire, d'une Dantelle, d'une Cervantine, d'une Montaignette, d'une Chateaubriande, d'une Proustine, d'une Faulknérissette, d'une Sollersillette, etc. ? (...) »

Et pourtant, comme dit plus haut, elle fut reconnue dès son premier roman avant de recevoir le prix Femina et d'intégrer son jury aussitôt après. Présence constante dans les journaux, les revues littéraires. On la sollicite pour des émissions de radio ou de télévision. On l'arrête dans la rue pour la féliciter. Lui ne cesse de l'encourager : « Avec *Le Gâteau* tu nous as fait faire un pas de géant... Ton livre me permet d'avancer. » De même *L'Enfant-roi*, « un chef d'œuvre, j'en suis sûr. » Et ainsi de suite jusqu'à *Lettre à Lise*, le dernier roman publié de Dominique Rolin. Comme l'a noté Frans De Haes, il est frappant de voir comment la rencontre avec Philippe Sollers a été déterminante dans l'écriture de Dominique Rolin : à partir du *For intérieur*, le style, la construction, l'économie du récit, les personnages réduits à des pronoms, tout converge vers ce que, à l'époque, pour aller vite, on appelait le

Nouveau Roman<sup>6</sup>. Dans ses lettres, elle ne cesse d'affirmer qu'elle écrit *pour* son amant. Il pourrait être son seul lecteur, limitant ainsi le tirage de ses livres à un seul exemplaire, ce serait bien assez pour elle. Le reste ne compte pas ou si peu. Elle lui soumet ses textes au fur et à mesure de ses avancées, elle l'informe à chaque missive de la page où elle est arrivée comme si dans la traversée du désert en solitaire que représente l'écriture d'un roman, elle avait besoin de bornes pour mesurer sa progression. Ses doutes, ses interrogations, ses découragements, il en est le confident permanent : « Ce dont j'ai peur : c'est d'être arrivée à un point de vie où les gens comme moi, sans pensée, sans érudition, mais seulement branchés sur un frêle câble de sensibilité, n'ont plus rien à dire. Ce que je redoute davantage encore : le consentement repu au silence, l'arrêt tranquille devant le mur, on ne passe plus. » Elle et lui ne font plus qu'un dans l'acte d'écrire, formant comme une bulle autistique sans dehors, sans extérieur : « En réalité, je l'écris sous ta dictée, ce livre, et ta main dirige les mouvements les plus cachés de ma pensée en train de prendre forme. » Ou : « Ainsi ai-je le sentiment que nous sommes deux animaux pris dans le même attelage. Quand l'un tire, l'autre est irrésistiblement entraîné, et les deux allures s'ajoutant, se forçant, finissent par produire une somme d'énergie à laquelle on est sensibilisé à distance. »

« J'ai fait ma page », ainsi se ponctue chaque journée de Dominique Rolin.

« J'ai fait ma toilette, ma page du jour est écrite. J'ai des forces à revendre. » On assiste page après page à la lente élaboration de chaque roman dont elle confie la progression à son amant, complice dans l'effort : « Je suis à la page 19. Cette obstination ridicule à marquer le chiffre m'est extrêmement utile : c'est la preuve du mouvement *vers*, de la progression *vers* quelque chose d'encore lointain, brouillé, mais qu'il faut atteindre malgré d'innombrables vents contraires. » Et d'abord, cette question simple : qu'est-ce qu'un écrivain ? « Tout écrivain est en fait la bête noire du langage, le monstre dérangeur, l'empêcheur de tourner en rond. » Nous pénétrons ainsi dans l'atelier où elle nous donne à voir la cuisine intérieure de son travail où, se bousculant avec la langue, cent fois les choses sont remises sur le métier : « C'est fatal, il faut recommencer la même page à peu près dix fois avant de trouver le mystérieux tempo de la phrase circulant dans l'entre-mots de l'écoute. C'est fou. C'est

---

<sup>6</sup> Lire à ce sujet l'analyse de Frans De Haes dans son essai *Les Pas de la voyageuse*. Dominique Rolin. Bruxelles, Éditions AML, 2006.

douloureux. Mais quand on sent se rapprocher l'instant sacré du bip-bip (à quartz), on est un tout petit peu content sans en faire un plat : la suite est là, la quête repart à zéro comme si l'on n'avait jamais écrit un seul livre. » Ou : « Les trente premières pages de la *Rénov*<sup>7</sup> que j'avais retravaillées à mort tiennent le coup. Ensuite il faut gommer, émincer, tendre, creuser jusqu'à trouver la juste vibration — impalpable. Tu sais ça mille fois mieux que moi : cet instant où tu te redresses en scrutant le manuscrit avec une espèce de tendresse animale et tu lui dis (sans dire) : voilà, tu as compris, nous pouvons nous reposer ensemble. » Enfin le livre est là devant soi, accompli : « L'étrangeté de la détente, à la minute précise où le manuscrit se boucle, tient du prodige. Ce n'est ni physique, ni mental, c'est un curieux mélange de toutes nos énergies brusquement obligées de collaborer, de se fondre, afin de redécouvrir un équilibre longtemps mis à mal. » Dernière étape, la remise du manuscrit à l'éditeur : « Le geste a lieu. La réaction profonde du geste ne se déclare qu'après coup sans qu'on ait même jugé nécessaire de s'y préparer. En fait, on *donne* un morceau important de soi-même comme s'il s'agissait seulement d'une page de journal. Et puis on rentre à la maison, on fait les mêmes petits rituels de chaque jour, et voilà que, soudain, on découvre qu'on vous a tranché du corps un gros bout de viande. » Le manuscrit à peine disparu dans les rouages de la fabrication éditoriale, la machine à écrire se remet en route après un court moment de flottement car « l'écrivain qui cesse de travailler est foutu<sup>8</sup> ».

Bientôt, on n'entend plus que le crissement de la plume sur le papier. Elle a beau se remettre à l'ouvrage comme elle l'a fait chaque jour, non, elle ne se sent plus capable d'écrire un livre de plus. Insensiblement, elle y renonce. *Lettre à Lise* sera donc le dernier. Il ne reste plus que les lettres dont l'écriture quotidienne, comme la mémoire, se fait vacillante. « Et comme tu m'as dit aimer mes lettres, eh bien je les transforme en livres. Je retrouve ainsi, voluptueusement mais coupablement l'écrivain d'avant. » Des noms jusque-là inconnus se glissent entre les lignes, médecins, kinés, garde-malades. La valse hésitante des mots et des phrases jusqu'à l'arrêt complet le 25 avril 2008 où elle lui envoie trois courtes lettres « pour un long adieu ». « Moi aussi je ne pense qu'à toi. Et je continue à respirer comme la plus belle femme du monde. » Ce sont ses derniers mots. Le mois suivant, elle fêtera ses 95 ans. Et lui qui en a 71 :

---

<sup>7</sup> *La Rénovation*, qui paraîtra chez Gallimard en 1998.

<sup>8</sup> Dominique Rolin, *Le Futur immédiat*, Paris, Gallimard, 2002.

« Je pense à toi tout le temps, pain, frigo, tiroir aux médicaments ! » Ou : « Je t'interdis formellement de mourir. » Il lui écrira encore plusieurs mois durant mais ses lettres resteront désormais sans réponse.

Simon Leys, m'avait un jour confié qu'il jugeait un écrivain à sa correspondance. Cette réflexion m'avait laissé songeur. Je la comprends aujourd'hui à travers les lettres éblouissantes de Dominique Rolin qui font partie intégrante de son œuvre, en constituent la face cachée apparaissant au grand jour. Il est désormais inconcevable de lire ses romans sans ce faisceau lumineux qui éclaire le théâtre de leur création.

Ce faisceau illumine surtout d'une certaine manière le mystère de l'amour. Car, en définitive, qu'est-ce qu'aimer ? C'est à ceux qui, à force de se la poser, croyaient cette question sans réponse que ces lettres sont avant tout destinées. Les sceptiques de l'amour, en quelque sorte. Ne le sommes-nous pas tous d'une manière ou d'une autre ? À force d'en avoir tant rêvé, tant bavé, d'y avoir cru avant de déchanter et d'y croire une fois encore, à force d'avoir sauté au plafond, embrassé des oreillers, trébuché, mordu la poussière, traversé des déserts, on se dit que aimer, décidément, c'est cet horizon inaccessible vers lequel on ne cesse de marcher car il s'agit ni plus ni moins de vivre. Dernière question : L'amour est-il indissociable du temps ? Du temps saisi dans sa durée ?

L'amour dure toujours, écrit Philippe Sollers, il faut simplement mieux définir ce *toujours*. D'une façon ou d'une autre, visible ou invisible, vous sacralisez quelqu'un dans son existence entière, sa respiration et sa mort. L'amour, s'il a lieu, est plus fort que la mort. Dans l'amour, quoi qu'il arrive, même aux confins de l'horreur ou de la démence, vous touchez du doigt la défaite de la mort<sup>9</sup>.

Les lettres de Dominique Rolin, en définitive, ne disent pas autre chose.

Copyright © 2021 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Jean-Luc Outers, *Cinquante ans d'amour fou* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2021. Disponible sur : <[www.arllfb.be](http://www.arllfb.be)>

---

<sup>9</sup> Philippe Sollers, *Portraits de femmes*, Paris, Flammarion, 2013.